

# Le cinéma à Combrée avec Michel Rebondy

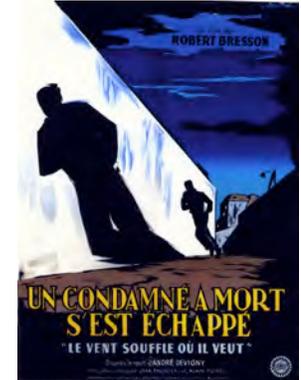
Ce fut sans conteste l'un des apprentissages les plus fructueux de mes cinq années passées à Combrée dans la première moitié des années soixante. Un enseignant des "Modernes" arriva un jour au collège muni d'une solide formation cinématographique. Ce prêtre avait pour nom Michel Rebondy.

J'ai eu l'occasion de le retrouver plus tard à deux reprises. La première, en terre lilloise où, « revenu à la vie civile », il exerçait son réel et académique talent sur les planches d'un théâtre d'avant-garde dans le Nord. La seconde fois, ce fut au Courrier de l'Ouest où il me contacta avec le désir d'assurer la promotion de deux ouvrages qu'il avait publiés chez l'éditeur l'Harmatan : un roman amoureux qui avait pour cadre les bords de la Loire et un livre sur l'écriture du français. Il avait conçu ce dernier depuis que dans les années quatre-vingt il assurait la formation permanente d'un grand groupe industriel. Ses parents demeuraient dans une petite maison des bords de Loire à Gennes, sur la rive gauche.

Je me souviens du bouleversement que constitua à l'époque le départ du collège de ce prêtre très moderniste, lui aussi secoué par le Concile, et qui prit épouse. Il ne fut pas le seul au cours de ces années-là.

Entre temps, il avait eu le mérite de nous encadrer et de favoriser notre apprentissage de la chose cinématographique. L'ensemencement prit deux tournures en ce qui me concerne.

Il y eut tout d'abord la découverte du langage du cinéma. Chaque film que nous voyions au Collège était l'objet de travaux sur le réalisateur et le sujet du film, et surtout d'une pédagogie particulière sur la façon dont on écrit un scénario pour aboutir au montage.



## Vision moderne

Michel Rebondy faisait venir au collège tout ce qui se réalisait de bien en la matière. Et parfois même il n'hésitait pas à provoquer des débats autour d'œuvres qu'on ne visionnait d'habitude pas dans ce genre d'établissement. Nous lui devons d'avoir tout appris du néoréalisme italien, des films de Bresson dont il était fou (nous un peu moins: en dehors des "Dames du Bois de Boulogne" qui évoquait chez nous quelque fruit défendu, ou du "Condamné à mort s'est échappé", véritable chef-d'œuvre). Nous dûmes nous offrir plusieurs projections de "Mouchette" et de la fameuse "Jeanne d'Arc" jusqu'à plus soif. Il est vrai que cette dernière suivait de près celle de Dreyer, en muet, qui reste pour moi un grand frisson.

Tout de ce qui fut produit dans les années cinquante et qui méritait d'être connu, nous l'avons vu, revu, analysé et pour toujours emmagasiné. Merci à Michel Rebondy d'avoir modernisé le Collège en lui faisant découvrir le septième art.

Il n'y avait d'ailleurs pas que les collégiens à apprécier "Johnny guitare" ou "La Belle et la Bête". Le cinéma du collège fut ouvert au public de Combrée qui chaque semaine venait au "ciné-club" comme nous l'appelions. C'était l'occasion de ne pas quitter la salle avant qu'une discussion d'une bonne heure ne permette de faire le tour du film. Questions, échanges, parfois jolies empoignades (la famille Le Baron de Grugé, se distinguait par sa combativité judiciaire).



## Derrière le projecteur

L'autre découverte que je fis grâce au cinéma fut de passer de l'autre côté de la pellicule. Il fallait un projectionniste. J'avais très envie de faire fonctionner cette magique boîte à images. La fonction me fut confiée pendant une année scolaire, entre 1963 et 1964 : cette tâche était affectée aux "Routiers", les scouts aînés.

Lettre à mes parents le 12 novembre 1963 :

*"J'ai fait samedi soir mes premières armes pour pouvoir projeter dimanche soir où j'étais tout seul. Ce n'est pas facile: jugez-en plutôt, rien que pour la première mise en marche : accrocher la bobine en haut. Passer le film dans les premières rondelles, dans les dents, dans d'autres dents, et l'enrouler dans la bobine du dessous. Là où ça se complique, c'est qu'il faut en même temps mettre le courant, allumer les charbons qui tiennent lieu de lampe, allumer le petit moteur qui fait avancer les charbons pour qu'ils restent à distance constante et ouvrir le volet devant l'objectif. En plus de tout cela, il faut faire ce qu'on a oublié. Le film, pendant ce temps, se déroule avec une indifférence enrageante. Dimanche soir, j'avais préparé mon truc, tout va bien. Courant, charbons, moteurs, Go! Tout va bien sauf qu'il n'y a rien sur l'écran, dans la salle. J'avais oublié d'ouvrir le volet de l'objectif. Ceux qui n'avaient pas déjà vu la représentation précédente ne sauront jamais qui était sur le générique. Il était loin. Deuxième bobine. Tout va bien sauf que ça patine, les dents sont mal accrochés et l'appareil a bougé. Cette fois-ci, le volet est ouvert et tout le monde voit que c'est loupé. Ce n'est qu'une question de secondes et c'est vite réparé. J'avais prévenu les gars de la classe. Ils n'ont pas trop crié. "*



## Au milieu des chaussures

Cet épisode s'est déroulé le jour où Henri Agel, grand critique cinématographique est venu nous faire une conférence sur Méliès, pionnier du cinématographe. Côté projectionniste, c'était aussi la préhistoire du cinéma...

Il y avait des rites et des icônes à respecter pour la projection du film. L'appareil était installé dans le local qui servait à ranger les chaussures de tous les collégiens, au fond de la salle des fêtes, le long de la cour des grands. Ça sentait bon la galoche pas fraîche ! Le projecteur était placé assez près du mur de telle façon que l'écart entre les deux tiges de charbon qui devaient créer l'arc électrique et la lumière dans l'appareil puissent, à travers une petite fenêtre en mica



marquée de deux barres verticales, se refléter sur le mur beige.

On suivait ainsi le « cinéma » des charbons qui devaient avancer automatiquement l'un vers l'autre. Malheureusement, leur petit moteur ne fonctionnait que de façon intermittente si bien que le projectionniste devait avoir en permanence un œil sur le mur pour actionner une molette de secours. En cas d'assoupissement de la vigilance, les charbons s'éloignaient et la salle hurlait son mécontentement devant l'écran quasi noir. Quand on remettait les charbons trop près l'un de l'autre, l'image devenait trop brillante. Cris à nouveau.

Les films arrivaient de Paris par le train jusqu'à Angers. Parfois, ils loupaient le poney express. Comme « Johnny Guitare » avec Joan Crawford qui fut ainsi retardé de huit jours et fut projeté avec « La Madelon » un navet avec Jean Richard offert exceptionnellement par le Supérieur à l'occasion d'une fête. Deux films en une semaine !

Le train d'Angers était relayé par le car Citroën et les films qui avaient déjà beaucoup voyagé nous parvenaient souvent dans un état désastreux. On ne les retournait pas meilleurs. Il manquait ici une amorce, là une séquence complète. Dans ce dernier cas, ce n'était pas le fruit de la censure comme dans « Cinéma Paradisio » où le brave curé du village demandait au projectionniste de retirer les scènes de baisers. C'est parce que les films cassaient et que les

réparations n'étaient pas réalisées par des mains expertes. Le film se brisait souvent dans le projecteur et l'on perdait plusieurs images chiffonnées ou déchirées. La boucle était insuffisante, la tension excessive, ou le démarrage raté. Sans parler de la panne de moteur du projecteur: le film bloqué devant l'objectif se mettait à brûler et endommageait une bonne dizaine de vues.

Colère de la salle, mais il faut bien dix minutes pour démonter les deux bobines du dessus et du dessous, tout porter sur une table voisine, insérer les deux bouts cassés dans le grattoir, ne pas se tromper entre la surface sensible et la surface porteuse, gratter la première, enduire le bout gratté d'une colle liquide avec le pinceau ad-hoc, rabattre le volet qui va superposer les surfaces et attendre le temps d'un « Je vous salue Marie » (c'est la consigne, le prix à payer dans une institution religieuse : ne jamais perdre son temps et en profiter pour louer le Seigneur.. ou sa mère !). Apporter les deux bobines cette fois solidaires sans les faire tomber, les reposer dans le bon sens et les raccrocher à leurs bras. Réajuster les boucles. Remettre en route... Et ne pas oublier de rouvrir le volet de l'objectif !

Et puis, à la fin de la bobine, pendant la projection de la suivante, remonter le film en pédalant à la main sur un support qui le présente comme une bicyclette à l'envers pour le restituer dans le bon sens à l'utilisateur suivant.

### **Jean Delannoy à Combrée**

Le 7 novembre 1963, grand brouhaha dans le réfectoire. Il faut dire que la salle accueillait dans un même élan gastronomique les élèves et le corps enseignant, Supérieur en tête, pour tous les repas. Lorsqu'un invité était amené à s'asseoir à la table d'honneur, il était l'objet de la curiosité générale.

Ce jour gris de novembre, un homme de belle prestance, de 55 ans, le cheveu poivre et sel, est assis à la droite du Supérieur.

Le soir, j'écris à la maison : « *Il y a en ce moment au collègue Jean Delannoy, le metteur en scène de « Dieu a besoin des hommes », de « Notre Dame de Paris » et de « La Princesse de Clèves ». Il a fait tous les films de Maigret d'après Simenon. Il vient ici pour regarder et se plonger dans la vie professionnelle et étudiante en vue d'un prochain film. Cela ne veut pas dire qu'il tournera le film à Combrée. Il a une Lancia, type Jaguar qui marque 220 au compteur. »*

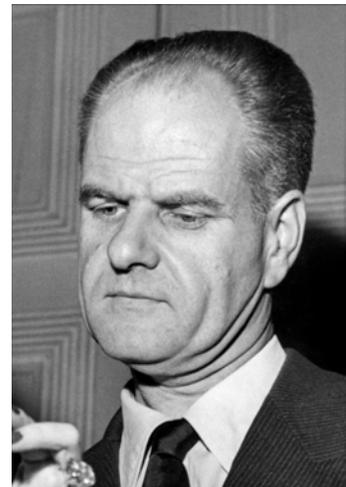
J'ai compris plus tard pourquoi on ne nous avait livré qu'une partie de la filmographie de Delannoy, la plus convenable.

Le 12 novembre, j'écris à nouveau à mes parents : « *Vendredi, départ de Jean Delannoy. Le lendemain, article sur le journal (le Courrier de l'Ouest). Le supérieur entre dans une colère bleue : il avait tout fait pour l'incognito du metteur en scène. La fuite : un journaliste est tout simplement venu interviewer les collégiens en déplacement à Orvault (un collège voisin) pour du sport, des gars qui, bien entendu puisqu'il s'agit d'incognito, en ont dit le plus possible. L'article est bien minable, d'ailleurs, mais allez donc synthétiser ce que racontent dix types qui en savent plus les uns que les autres et qui parlent en même temps. »*

On aura compris que je ne savais rien moi non plus d'essentiel. C'est bien après que l'on sut que Delannoy était venu en repérage pour « *Les Amitiés particulières* » qu'il réalisera l'année suivante. Mais pas à Combrée. Le lobby local a dû s'y opposer.

Le film, tiré de l'œuvre du sulfureux Roger Peyrefitte, raconte les relations intimes qu'entretiennent deux collégiens d'un pensionnat. Derrière la caméra de Delannoy, on ne pouvait trouver qu'une œuvre un peu putassière. Le film où s'illustrèrent Michel Bouquet et Didier Haudepin, fit scandale à l'époque et donc, forcément, le succès financier de l'opération.

Quant à dire que Delannoy trouva l'inspiration à Combrée, il y avait qu'un pas que nous avons vite franchi lorsque sortit le film (il ne fut jamais diffusé à Combrée, du moins de mon époque). Il



était facile de parler de l'homosexualité de nos profs et surtout de nos pions, manière de marquer notre indépendance et de mieux les pourfendre. C'est vrai que la vie de ces prêtres était difficile dans ces boîtes de garçons. Je me suis toujours demandé pourquoi on bloquait des vocations à surveiller des élèves sur des cours de récréation ou dans des dortoirs alors que déjà les fidèles, dans les paroisses, réclamaient des curés. Mais je me suis toujours refusé à imaginer quoi que ce soit sur le plan de la sexualité: mon éducation et le refus de mes parents d'y croire. Bien sûr, on souriait toujours d'un air entendu lorsque tel élève redescendait de chez l'abbé untel son directeur de conscience reprendre sa place à l'étude du soir. Et alors ? Quelles preuves ?

### Du cinéma au théâtre

Le projecteur ne permettait pas de passer des films en cinémascope. Nous dûmes nous contenter des formats traditionnels ce qui limitait aussi le nombre des épreuves en couleur. On comprend pourquoi le néoréalisme italien et ses films à petits budgets firent l'objet de nombreuses présentations.

Mais aussi les très grands de l'école française, juste avant la nouvelle vague. Ouf ! Rebondy nous épargna Godard (à moins que les copies aient été trop onéreuses à l'époque).

A chaque arrivée de film, Rebondy nous remettait des feuilles ronéotées sur lesquelles tout était dit de l'auteur : biographie, portrait, résumé de critiques patentés, réflexions sur l'ouvrage, l'écriture cinématographique ; et sur l'œuvre : scénario, intentions du metteur en scène.

Rebondy puisait allègrement dans « Radio-Cinéma », la bible des cinéphiles de l'époque. Lettre à mes parents du 15 octobre 1962 : « *j'ai dit à l'abbé Rebondy qu'avec votre accord, on pourrait lui refiler toute la pile des Radio-Cinéma de la maison. Il a accepté avec joie : « Et comment ! Ça va vous débarrasser ! Dès que possible ! » Il est enchanté. J'espère que vous lui en ferez don d'autant que ce n'est pas d'une utilité majeure pour nous et que lui est bien content pour son ciné club.* »

A l'automne 1962, l'abbé Rebondy demanda aux élèves de présenter le film de la semaine, à tour de rôle, dans le but de nous initier à l'expression en public. C'était une première à Combrée. On comprend qu'il ait ainsi facilité l'accès de certains élèves à l'art dramatique. Des trois promotions auxquelles j'ai eu le privilège de participer à Combrée, sont sortis notamment Michel Lengliney qui devint auteur de théâtre et Jacques Spiesser qui vit encore une longue et brillante carrière au cinéma et à la télévision.



Etienne Charbonneau (cours 1966)